

LES CHEMINS DE BÉTHANIE¹

I

Le sujet de *Béthanie* s'imposait presque, non à Giraudoux bien sûr, mais au R. P. Bruckberger, *o.p.*². En effet, en 1936, un autre Dominicain, le P. Maurice-Hyacinthe Lelong, avait publié un ouvrage intitulé *Les Dominicaines des prisons* qui lui avait valu le Prix Montyon de l'Académie française. Le P. Lelong (qui devait plus tard, comme le P. Bruckberger, accéder à la célébrité dans le monde profane, en particulier en donnant plusieurs « Célébrations » à la fameuse collection de son ami Robert Morel³) jetait ainsi une vive lumière sur la congrégation des Sœurs de sainte Marie-Madeleine de Béthanie (car tel est son nom officiel), fondée soixante-dix ans plus tôt par le P. Jean-Joseph Lataste – dont le procès en béatification devait s'ouvrir en 1937⁴.

Le P. Lataste avait eu l'inspiration de fonder Béthanie en 1864, alors qu'il prêchait aux détenues de la célèbre prison pour femmes de Cadillac (en Gironde), sa ville natale⁵. Ayant exposé son projet dans une brochure

- 1 Cet article porte, non sur le film *Les Anges du péché*, mais sur le livre posthume de Jean Giraudoux, *Le Film de Béthanie*, sous-titré « Texte de "Les Anges du péché" / d'après le scénario de R.-L. Bruckberger, dominicain, Robert Bresson / Jean Giraudoux », et paru en avril 1944 chez Gallimard. Nous le citons d'après *ORC II*.
- 2 On sait que ces initiales sont celles des mots latins *Ordo fratrum Praedicatorum*, qui désignent l'ordre des Dominicains (Frères Prêcheurs).
- 3 Dont celle du Pain et celle du Vin, ce qui est bien naturel pour un prêtre, mais aussi, entre autres, celle de l'Andouille. Le P. Lelong (1900-1981) se fit également connaître comme prédicateur radiophonique et journaliste à *Témoignage chrétien*, ce qui lui valut à plusieurs reprises les honneurs du *Bloc-notes* de Mauriac.
- 4 Né Alcide Vital Lataste en 1832, il vécut dans le siècle (il fut contrôleur des contributions) avant d'entrer dans l'ordre de saint Dominique. Il n'a été béatifié que le 6 juin 2012 par Benoît XVI. « Vous n'êtes pas encore un saint », lui dit Anne-Marie, agenouillée devant sa tombe (*ORC II*, p. 976).
- 5 Installée en 1820 dans le château du duc d'Épernon, elle renfermait environ 400 détenues.

intitulée *Les Réhabilités* (on trouve le terme dans le texte de Giraudoux, *ORC II*, p. 925 et 926), il installa en 1866 la congrégation naissante à Frasn-le-Château, en Haute-Saône, où il mourut trois ans plus tard, à 36 ans, « en odeur de sainteté ». Peu après sa mort, elle déménagea à Montferrand-le-Château, près de Besançon, et le corps du fondateur fut enseveli dans le cimetière du couvent ; « comme guidée », Anne-Marie se dirige d'elle-même vers sa tombe, qui est le trésor de la congrégation : « Il n'est pas de basilique qui en recèle un semblable », lui a dit la Maîtresse des novices (*ORC II*, p. 927-928). Il devait être transféré dans la chapelle à l'ouverture du procès en béatification : l'action du film se déroulerait donc avant 1937, à Montferrand, mais Giraudoux ne mentionne ni date ni lieu. . .

Le choix par le P. Lataste du nom de la congrégation nécessite quelques éclaircissements. On sait que l'ordre des Frères Prêcheurs fut restauré en France par Henri Lacordaire, qui en 1839 avait pris l'habit de saint Dominique à Rome et était devenu en 1850 le premier prieur de la Province de France. Il l'était de nouveau en mai 1859, date à laquelle Lataste fit sa profession ; peu après, il décidait de rétablir le couvent de Saint-Maximin, près de la Sainte-Baume, et Lataste fut de ceux qui s'y installèrent. Cette même année 1859, Lacordaire publiait une belle hagiographie⁶, *Sainte Marie-Madeleine*, dans laquelle il soutenait deux thèses : « La première », écrit Jacqueline Kelen dans sa préface,

insiste avec vigueur, preuves à l'appui, sur l'unicité du personnage de Madeleine, alors que divers exégètes ont voulu distinguer plusieurs Marie. Pour le Père Lacordaire, il paraît évident que la femme au vase de parfum est la même que Marie de Béthanie, la silencieuse, la contemplative, et que celle qui suivit Jésus jusqu'au Golgotha et le vit ressuscité le lendemain de Pâques⁷. Quant à la seconde thèse, la moitié de l'ouvrage vise à l'étayer et à la défendre : c'est bien la Provence qui est dépositaire des restes sacrés de Madeleine, et non pas Vézelay⁸. . .

6 « Nul pathos en ces pages d'une limpidité inaltérable », écrit justement Claude Louis-Combet, dans son introduction (« La Magdeleine au carrefour des lettres ») à *Marie Madeleine, anthologie de textes*, volume I, Jérôme Million, 2016, p. 8.

7 Les « divers exégètes » l'ont emporté : l'Église catholique distingue en effet désormais la pécheresse anonyme qui oignit les pieds de Jésus (Luc, VII, 36-50), Marie, sœur de Marthe et de Lazare, à qui Jean (XII, 1-7) attribue expressément l'onction de Béthanie (*infra*), et Marie de Magdala, témoin de la Crucifixion et de la Résurrection. Voir par exemple la notice sur « sainte Marie Madeleine » dans l'édition de *La Légende dorée* de Jacques de Voragine due à Alan Bourreau et Dominique Goulet, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 2004, p. 1291-1292.

8 *Marie Madeleine, anthologie de textes, op. cit.*, p. 268. J. Kelen a elle-même publié en 1982 *Un amour infini. Marie-Madeleine prostituée sacrée* (Albin Michel).

Lacordaire ne put cependant assister un an plus tard à la translation des reliques organisée par l'évêque de Fréjus, au cours de laquelle le P. Lataste eut le bonheur de baiser le crâne de la sainte ; en 1865, il devait prononcer un sermon sur elle, où il se souvenait : « Baisant cette tête autrefois avilie, aujourd'hui sacrée, je me disais : "Il est donc vrai que les plus grands pêcheurs, les plus grandes pécheresses, ont en eux ce qui fait les plus grands saints ; qui sait s'ils ne le deviendront pas un jour⁹" ».

Ainsi, avant même la rencontre de Cadillac, le P. Lataste, instruit par les leçons de Lacordaire, a nourri une méditation sur « sainte Marie-Madeleine », dont le nom devait s'imposer à lui pour la congrégation qu'il voulait fonder. À ses yeux, en effet, Madeleine n'est pas seulement une pécheresse repentie et « réhabilitée » par sa pénitence, mais, comme l'écrit Lacordaire, la femme qui « du sein de l'abjection la plus profonde où puisse tomber son sexe [...] lève les yeux vers la pureté divine », jusqu'à devenir « l'amie fidèle debout à la mort et à la passion de son bien-aimé, le suivant au tombeau et méritant de voir la première les splendeurs de sa résurrection¹⁰ ». Aussi, quand il constate à Cadillac que « plusieurs de ses pénitentes manifestent un désir de se donner à Dieu lorsque leur temps de détention sera arrivé à son terme [,] sa conception de la miséricorde, et de la radicalité du pardon de Dieu lui rend difficile l'acceptation de la seule réponse que l'Église propose alors à une telle attente : le refuge », où les « repenties » mènent une vie de pénitence et de travail. Il croit qu'il faut « leur ouvrir les portes de la vie religieuse tout en les mêlant à des femmes au passé irréprochable afin de ne pas constituer une communauté d'anciennes détenues que l'on pourrait encore montrer du doigt¹¹ ». Telle est l'admirable originalité de « Béthanie », que le texte de Giraudoux souligne avec force, au moment de l'accueil d'Anne-Marie ; elle voudrait savoir de Mère Dominique si une sœur qui s'avance vers elles est une réhabilitée : « Quelle importance cela a-t-il ? » répond la Maîtresse des novices, qui ensuite lui demande son avis : « Je n'ai rien pu distinguer », avoue Anne-Marie, ce qui lui vaut ce compliment paradoxal : « Vous avez bonne vue » (*ORC II*, p. 926).

9 Cité par Jean-Marie Gueulette, notice du P. Lataste, *Dictionnaire biographique des Frères Prêcheurs*, en ligne : <http://openedition.org/dominicains/885>, consulté le 4 décembre 2019.

10 *Marie Madeleine, anthologie de textes, op. cit.*, p. 285 et 288.

11 J-M Gueulette, *op. cit.*

La Prieure lui a d'ailleurs présenté la congrégation comme « une légion qui est dure » (*ORC II*, p. 923), par référence sans doute à la Légion étrangère, où l'on a pour règle d'ignorer le passé des engagés : « Ici c'est comme au régiment. Nous sommes des soldats », dit encore Mère Dominique (*ORC II*, p. 935).

Il est évident que Giraudoux ne donne pas sans intention le nom de Madeleine à la détenue que la Prieure va chercher au début du film, et qui échappe ainsi à son souteneur ; qui entre au couvent au moment où Anne-Marie y arrive et prend le voile en même temps qu'elle, et qui lui révèle l'existence de Thérèse – ou plutôt la met en communication avec elle, puisqu'elle lui donne son matricule, comparé à un numéro de téléphone (*ORC II*, p. 931). La Maîtresse des novices porte quant à elle le nom du saint fondateur de l'ordre, qui fut aussi celui de la première prieure de la congrégation, Mère Marie-Dominique. On sait que Giraudoux a donné à son héroïne le nom d'« une cousine très aimée qui, entrée au Carmel en 1909, revint mourir en 1913 dans sa famille¹² » : l'Anne-Marie du film meurt au moment même de ses vœux, que Thérèse prononce pour elle. Pour le nom de Thérèse, qui n'est pas seulement celui de la grande mystique espagnole dont une « sentence » résonne p. 945, il y aura lieu d'en reparler.

Et c'est évidemment par référence à l'histoire de sainte Marie-Madeleine selon Lacordaire que le P. Lataste a attribué à sa congrégation le nom du bourg de Judée situé à cinq kilomètres de Jérusalem où, disent les Évangiles, vivaient Marie, sa sœur Marthe et leur frère Lazare – on notera que dans le texte de Giraudoux il n'apparaît que dans le titre, ainsi que dans une lecture faite aux moniales qui paraît inspirée de *La Légende dorée*¹³, et selon laquelle Marthe « qui vivait retirée avec son frère Lazare en son château de Béthanie » ne manquait pas de « faire la correction

12 Janine Delort, « Notice », *ORC II* p. 1434. Elle s'appelait Anne-Marie Toulouse ; voir les *Lettres* éditées par Jacques Body, Klincksieck, 1975, p. 109-111.

13 « Marie, surnommée Madeleine à cause du château de Magdala, naquit des parents les plus illustres puisqu'ils étaient de race royale. [...] Marie possédait en commun avec son frère Lazare et sa sœur Marthe le château de Magdala [...] ainsi que Béthanie, qui est à côté de Jérusalem, et une grande partie de Jérusalem. Ils se partagèrent cependant ces biens de la manière suivante : à Marie échut Magdala, d'où son surnom de Magdelena, Lazare obtint ce qui se trouvait à Jérusalem et Marthe posséda Béthanie. Mais alors que Madeleine se livrait sans frein aux délices des sens et que Lazare se consacrait plutôt aux entreprises militaires, la prudente Marthe administrait avec soin les biens de sa sœur et de son frère... » (Jacques de Voragine, *op. cit.*, p. 510).

fraternelle » à Marie, dont il courait « mauvais bruit [...] par toute la ville de Jérusalem » (*ORC II*, p. 969-970). Trois épisodes se déroulent à Béthanie, dont Lacordaire entend démontrer l'unité organique, reflet de l'unicité de Marie-Madeleine : au chapitre X de saint Luc, la visite de Jésus dans la maison de Marthe, qui « s'empressait [...] à toutes sortes de choses du service », alors que Marie « se tenait aux pieds du Seigneur, écoutant sa parole¹⁴ » : Marie a ainsi « choisi la meilleure part », ce qui fait d'elle le modèle de toute vie contemplative ; au chapitre XI de saint Jean, la résurrection de Lazare, qui préfigure celle du Christ lui-même, et la nôtre, à la fin des temps ; enfin, au chapitre XIV de saint Marc (ainsi qu'au chapitre XII de saint Jean), ce que Lacordaire appelle « la seconde onction de Jésus par Marie-Madeleine », qui se déroule (en présence de Lazare ressuscité) dans une maison voisine de celle de Marthe, celle de « Simon le lépreux » : elle préfigure l'embaumement du crucifié, selon les propres paroles de ce dernier. Quant au personnage de Simon, dont saint Marc ne dit rien, mais en qui Lacordaire reconnaît le pharisien chez qui Madeleine a procédé à sa première onction, une tradition l'identifie encore au lépreux guéri par Jésus (Luc V, 12-14) : cette guérison pourrait être la figure sensible de la réhabilitation de la pécheresse, la lèpre étant constamment présentée dans la Bible à la fois comme la conséquence du péché et le symbole de son pouvoir de contagion¹⁵.

Le symbolisme du nom de « Béthanie » est donc complexe. Il renvoie bien entendu à la conversion et à la réhabilitation de la pécheresse devenue la plus proche amie de Jésus, et par-delà, à la rédemption et à la résurrection, dont la sœur de Lazare a été le premier témoin. Il met aussi l'accent sur l'idée, centrale chez Lataste, que la contagion pourrait s'inverser, du mal au bien, de la corruption à la pureté. Enfin, il fait référence à la vocation contemplative d'une congrégation cependant destinée à servir dans le monde : les filles de Béthanie sont en effet vouées à l'adoration perpétuelle¹⁶. Celle-ci n'est pas montrée dans le

14 Nous donnons le texte des Évangiles d'après les citations qu'en fait Lacordaire.

15 Dans un texte que Giraudoux connaissait peut-être, *Le Mystère des saints Innocents* de Charles Péguy, paru en 1912, on peut lire, à propos de saint Louis qui « aime mieux être lépreux que de tomber en un seul péché mortel », tout un parallèle entre la lèpre et le péché, étayé par une description de la maladie qui « fait d'un homme un cadavre qui marche. » (*Œuvres poétiques et dramatiques*, Gallimard, 2014, p. 824-826).

16 Rappelons que l'« adoration perpétuelle » désigne l'adoration du Saint-Sacrement, auprès duquel les membres d'une communauté doivent se relayer continûment.

film, où l'on voit très peu le sanctuaire¹⁷, mais la communauté demeure en prière toute la nuit, pendant que les mères vont chercher Madeleine à sa sortie de prison et l'enlever à son souteneur – pendant qu'avec la grâce de Dieu, le bien l'emporte sur le mal : on assiste à l'entrée des religieuses dans la chapelle « faiblement éclairée » (*ORC II*, p. 921), puis, comme « le jour se lève », à l'arrivée de Madeleine « encadrée par ses guides » (*ORC II*, p. 922); dans l'une et l'autre scène résonne le *Salve Regina*, cette antienne mariale du XI^e siècle dont Giraudoux avait pensé extraire le titre du film¹⁸, et que la communauté chantera à nouveau pendant l'agonie d'Anne-Marie.

II

Que le P. Bruckberger, qui fit connaître à Robert Bresson le livre du P. Lelong, ait eu au début de la guerre l'idée d'un film sur cette communauté¹⁹ n'est donc pas surprenant. Que Giraudoux ait accepté d'en écrire les dialogues l'est bien plus, et *a fortiori* qu'il l'ait fait, comme le constate Janine Delort, avec « une gravité d'expression, presque unique dans [son] œuvre », sans « aucune marque d'ironie²⁰ ». Faut-il en conclure que pendant les « années noires » Giraudoux serait revenu à la foi catholique, qui était celle de sa maîtresse Isabelle Montérou ? Jacques Body le montre le dimanche de Pâques 1942 (4 avril) se rendant le matin « à Notre-Dame-des-Victoires, dont il a fait sa paroisse pour des raisons sentimentales et patriotiques, puis

17 Il ne s'y déroule pas d'« action » à proprement parler. En dehors de ces deux scènes de prières, on ne relève qu'un plan de la chapelle, *ORC II*, p. 952 : il montre les religieuses psalmodiant « selon le rite dominicain » ; Thérèse est là, « confondue avec les autres », cependant que l'enquête policière s'oriente vers elle.

18 Voir Delort, *op. cit.*, p. 1436 : « Nous l'appelons *Filles de l'exil*, ce qui est l'explication de *Exsules Filiae Evae* du *Salve Regina*, que je traduis aussi pour le sous-titre : "Dans cette terre d'exil qu'est la vie, à quoi vous occupez-vous, filles d'Ève ?" », écrit Giraudoux à Isabelle. (Le texte latin du deuxième verset est en fait : « *Ad te clamamus exsules filii Hevae* », « Fils (enfants) d'Ève exilés, nous crions vers toi »).

19 Voir *id.*, p. 1434. J. Delort cite une déclaration de Bresson aux *Nouvelles littéraires* du 26 mai 1966.

20 *Id.*, p. 1439.

allant écouter les vêpres à l'église de l'Assomption (qui est au coin de sa rue) » ; le 15 août, fête de l'Assomption, il priaît de nouveau à Notre-Dame des Victoires²¹. En 1966, le P. Bruckberger se souvenait même qu'il allait souvent y entendre la messe, et croyait pouvoir affirmer que « l'angoisse de la guerre et de la défaire l'avait beaucoup rapproché de la religion de son enfance²² ». On ne croit généralement pas qu'il ait retrouvé celle-ci ; Janine Delort pense que « la trame religieuse [du *Film de Béthanie*] a valeur pour lui de métaphore », et que la gravité avec laquelle il la traite, avec « la soumission honnête au scénario d'autrui », doit être interprétée comme « l'aspect le plus sensible d'une discrète dénégation²³ ». Dieu seul pouvant « sonder les reins et les cœurs », on se gardera d'en discuter. Mais le lecteur du XXI^e siècle, né dans un monde qui a « cessé d'être chrétien » depuis des décennies²⁴, peut-il se représenter ce qu'était la religion de l'enfance de Giraudoux – une religion qui tout au long de sa vie était demeurée pour l'essentiel immuable, dans son enseignement comme dans sa liturgie, et qui devait le rester jusqu'aux années 1960 ?

Élève de l'école laïque, Giraudoux n'a pas à proprement parler passé son enfance *in hymnis et canticis*, tel François Mauriac, qu'il a plaisamment décrit, dans ses conférences aux Annales, comme un « janissaire de Dieu » et un spécialiste de la damnation²⁵. Mais on sait qu'à Pellevoisin, il a suivi une catéchèse fondée probablement sur le *Catéchisme du diocèse de Bourges*, que Jacques Body a lu pour nous²⁶ ; et il a participé aux processions du pèlerinage annuel organisé à la suite des apparitions de la

21 Body, p. 768 et 778. La basilique Notre-Dame-des-Victoires, proche de la place des Victoires, au nord du Palais-Royal, contient des milliers d'ex-voto. Moins spectaculaire, l'église Notre-Dame de l'Assomption, rue Saint-Honoré, est en fait plus éloignée du Palais-Royal.

22 Entretien avec René Briot, in *Robert Bresson*, Seghers, 1974. Cité par Delort, *op. cit.* p. 1436.

23 Delort, *op. cit.*, p. 1438-1439.

24 Nous nous référons au livre de Guillaume Cuchet, *Comment notre monde a cessé d'être chrétien*, Seuil, 2018. Sous-titré : « Anatomie d'un effondrement », il montre que ce dernier s'est produit au milieu des années 1960 « à la faveur de Vatican II », qui « semble avoir été en définitive cette réforme (probablement nécessaire) qui a déclenché la révolution qu'elle prétendait éviter » (p. 271).

25 « La Querelle de la Comédie », *Conferencia* n° 24, 1^{er} décembre 1934, et *Les Cinq Tentations de La Fontaine*, Livre de Poche, p. 131. (Ces deux textes figureront dans le t. II des *Essais, articles, récits et témoignages*). Voir dans le *DJG* l'article « Mauriac (François) », par Caroline Casseville et André Job.

26 Body, p. 28.

Vierge à Estelle Faguette – la « sainte Estelle » de *Provinciales*²⁷. Il n'est peut-être pas indifférent de savoir encore que dès 1877 avait été instituée une « Confrérie en l'honneur de N.-D. de Pellevoisin, sous le titre de Mère toute Miséricordieuse », que la Congrégation des Rites modifia en 1900 en faveur de « Mère de Miséricorde », ou qu'en 1893 un couvent de Dominicaines s'était établi auprès de la maison des apparitions, la chambre d'Estelle devenant un « sanctuaire »... C'est évidemment la Vierge de Miséricorde que vénèrent les Dominicaines de Béthanie, dont la prière, on l'a vu, est le *Salve Regina* ; nul doute que Giraudoux ne l'ait chantée à Pellevoisin, et n'en ait gardé mémoire : « *Salve Regina, Mater misericordiae, / uita, dulcedo et spes nostra, salve*²⁸... ».

Surtout, bien sûr, il fut au lycée de Châteauroux l'élève de l'aumônier, le fameux abbé Lucien Jouve, qui le prépara à la première communion, reçue, sans doute avec ferveur, le 17 juin 1894 ; et il suivit assidûment ses cours d'instruction religieuse, obtenant un troisième accessit en classe de seconde, et le premier prix en classe de rhétorique, à 17 ans ! Il est certain que l'abbé, comme le souligne Jacques Body, exerçait aussi sur les lycéens des séductions d'un ordre plus profane ; mais faut-il en conclure que Giraudoux, avant même d'entrer en khâgne, avait pris quelque distance avec ses enseignements ? En tout cas, ceux-ci ont dû approfondir considérablement l'instruction élémentaire dispensée à Pellevoisin, tant en matière d'histoire sainte (et d'histoire ecclésiastique) que de théologie, de liturgie et de morale... Qu'il les ait ensuite, et sans doute rapidement, mis en question, voire rejetés, n'empêche pas qu'il ait été imprégné de toute une culture devenue à peu près étrangère à nos contemporains, mais dans laquelle il se mouvait à l'aise – et qui lui aura fourni bien des éléments de son imaginaire.

Dans un bel article sur « la Passion selon Giraudoux », Sylviane Coyault a mis en évidence dans son œuvre (bien au-delà de *Judith* et de *Sodome et Gomorrhe*) l'abondance des allusions et des images bibliques,

27 « J'ai chanté cinq ans avec les pèlerins dans la procession autour du tumulus... » (*Littérature*, Folio/Gallimard, 1994, p. 261) ; ce pèlerinage existe toujours – et il y a bien un tumulus gaulois au centre du bourg. Sur les apparitions de Pellevoisin et leur réception par l'Église, voir une note savante de Colette Weil (*ORC I*, p. 1282-1283) et consulter Yves Chiron, *Enquête sur les apparitions de la Vierge*, Perrin/Mame, 1995 ; coll. Tempus, 2007, p. 223-236.

28 « Salut, ô Reine, Mère de miséricorde, notre vie, notre douceur et notre espérance, salut... » (premier verset).

christiques ou empruntées aux vies des saints : « l'œuvre entière est criblée de formules bibliques, gravées probablement dès l'enfance dans la mémoire de Giraudoux comme dans celle de tout l'Occident chrétien », écrit-elle ; et un peu plus loin : « Dans cette œuvre que l'on a crue athée, affluent également des Saints à auréole, des Christ en croix et des Vierges à l'enfant », avant d'étudier plus précisément la façon dont « la Crucifixion [...] hante l'imaginaire de Giraudoux », en particulier à travers le « schéma attendu [d'] une mort sacrificielle ». Or, cette étude s'ouvre sur la figure du père Voie de *Provinciales*, qu'accompagne une « femme en rouge, femme de mauvaise vie qui [...] pleure lorsqu'on le persécute, répandant des fioles sur la voie publique », et qui donc « figure confusément la pécheresse de Béthanie²⁹ » ; et elle aboutit à montrer l'« équivalence entre la Passion christique et la passion amoureuse » dans les dernières œuvres, en particulier *Choix des élues*, équivalence rendue plus complexe par les rapports qu'entretiennent ces « femmes-Christ » avec à la fois la Vierge Marie et Madeleine : ainsi Norma Coldeau, la prostituée de *La Menteuse*, ou encore Edmée, qui « verse sur la tête de Pierre [...] un shampoing semblable au parfum de Béthanie³⁰... ». On le voit : Giraudoux a arpenté les chemins de Béthanie bien avant d'avoir été invité à écrire les dialogues du film, et les personnages de Madeleine, Thérèse et Anne-Marie sont les derniers d'une longue procession.

Mettre en scène de telles figures suppose la conscience de la signification sotériologique de leur histoire, et celle, plus largement, de la théologie du Salut que nous a valu le sacrifice du Christ, « nouvel Adam vainqueur du mal³¹ ». Se rapportent directement à cette théologie le péché originel et la Chute ; le mal et sa propagation ; la grâce et l'élection ; le renversement des valeurs mondaines, qui caractérise la « folie » du Christ, ou encore la réversibilité – car, comme l'a écrit Mauriac dans l'un de ses derniers « Bloc-notes », « notre royaume est celui de la communion des saints, de la réversibilité³² ». Tout lecteur de Giraudoux sait qu'il s'agit

29 Sylviane Coyault, « Au nom du Père, du Fils et de la Femme », *Giraudoux et les Mythes*, CRLMC, 2000, p. 113-114.

30 *Id.*, p. 115.

31 Désignation traditionnelle du Christ d'après l'épître de saint Paul aux Romains et sa première épître aux Corinthiens.

32 François Mauriac, *Le Bloc-notes 1963-1970*, Robert Laffont / Bouquins, 2020, p. 1109 (8 novembre 1969).

là de thèmes centraux de son œuvre ; ils y sont bien sûr constamment réinterprétés dans un sens « plus largement anthropologique », comme l'a dit André Job³³, voire véritablement retournés, par un écrivain qui s'était suffisamment détaché du dogme catholique pour prétendre nier le péché originel et se proclamer « le sourcier de l'Éden³⁴ » ; ils n'en constituaient pas moins les soubassements de sa vision du monde.

Annie Besnard³⁵ a attiré notre attention sur les références à la religion éparses dans *Littérature*, en particulier dans « Gérard de Nerval », qui était à l'origine une préface pour *Aurélia* écrite à la demande de Charles Du Bos, l'un des nombreux convertis des années 1920³⁶. Giraudoux y explique « la rareté dans notre littérature de ce qu'il est convenu d'appeler "les écrits intimes" », par l'habitude catholique de « solder par la confession, par la confession dans un placard sombre et au moyen d'un langage presque chiffré pour le pénitent même, les illogismes et les dépôts de sa vie », d'autant, ajoute-t-il, que « le nombre des péchés capitaux, le nombre des vertus est si restreint qu'il ne permet en général à une âme pieuse qu'une identification terriblement approximative et lâche de ses aventures³⁷ ». . . Giraudoux ayant probablement peu fréquenté les confessionnaux après son arrivée à Paris, on peut penser que cette dérision de la pénitence doit beaucoup au souvenir de ses confessions d'enfant, qui ont pu, comme trop souvent, prendre un caractère mécanique, « décalquées d'un examen de conscience *omnibus* », pour citer Guillaume Cuchet, qui voit dans ce qu'il nomme « la crise du sacrement de pénitence » le signe le plus manifeste (et aussi bien l'une des causes) de l'effondrement de la pratique religieuse après Vatican II³⁸. Il n'est pas interdit de conjecturer qu'avec quelque soixante ans d'avance, ce fut aussi le cas pour Giraudoux – qui ne s'est pas pour autant rabattu sur la psychanalyse³⁹. En vérité, l'aveu même répugnait à sa pudeur, et, par-delà, le sentiment de culpabilité que tout chrétien doit (ou devait ?)

33 André Job, « Religieux (Sentiments) », *DJG* t. II.

34 *ORC* I, p. 853.

35 Annie Besnard, « L'écrivain et Dieu », in *Surnaturel et religion*, *CJG* n° 29, Grasset, 2001, p. 179-190.

36 Voir là-dessus Frédéric Gugelot, *La Conversion des intellectuels au catholicisme en France*, CNRS éd., 2007.

37 *Littérature*, *op. cit.*, p. 83.

38 Cuchet, *op. cit.*, chapitre v.

39 « La psychanalyse a récupéré, dans les années 60-70 une partie de l'ancienne clientèle des confessionnaux et de la direction de conscience » (Cuchet, *op. cit.*, p. 240).

nourrir – *ora pro nobis peccatoribus* (priez pour nous, [pauvres] pécheurs), implore chaque jour le fidèle en récitant l'*Ave Maria* –, et qui doit lui faire rechercher par un « examen de conscience » quels péchés il a pu commettre... On sait qu'en 1940, Giraudoux s'était d'ailleurs refusé à « l'aveu de fautes » que le nouveau régime exigeait⁴⁰ : selon Claude Roy, rien ne l'irritait plus que ce « grand chantage à la responsabilité collective⁴¹ ». On remarquera qu'Anne-Marie, qui s'étonne, à son entrée à Béthanie, du rite de la *venia*⁴² (*ORC II*, p. 926), se cabre quand il lui faut se soumettre aux pratiques pénitentielles collectives de règle dans les couvents, correction fraternelle (*ORC II*, p. 962-964) et chapitre des coupes (*ORC II*, p. 966-968) ; elle détourne même cette dernière cérémonie, et refuse d'accomplir la pénitence que la Prieure lui inflige (« faire le tour du réfectoire en baisant les pieds de toutes ses sœurs », *ORC II*, p. 969), ce qui lui vaut son renvoi.

Manifestation de cet Orgueil qui affecte plusieurs héroïnes de Giraudoux⁴³, et qu'il a défini lui-même comme « tout ce qui nous reste du péché originel », puisque le seul des sept péchés capitaux qui ne se retrouve pas chez les animaux⁴⁴ ? Madeleine l'en accuse dès le début du film (« Vouloir devenir pauvre en prenant aux autres leur pauvreté, c'est l'orgueil... », *ORC II*, p. 931), et l'on pourrait après tout considérer que sa rébellion est un défi à Dieu, qu'avec elle « c'est le combat contre Dieu qui commence », et qu'elle aboutit à ce « froid de la mort » qui constitue pour Giraudoux le « second degré » de l'Orgueil⁴⁵... Mais bien sûr, même si Anne-Marie, donnant raison à Madeleine, s'accuse auprès de Thérèse d'avoir commis envers elle le péché d'orgueil (« Je me pavanais près de vous dans mes habits d'orgueil, près de vous qui étiez écorchée vive »,

40 *Armistice à Bordeaux*, *EART*, t. I, p. 557.

41 Claude Roy, *Moi je* (1969), Gallimard, Folio, 1978. p. 389.

42 Prostration, par laquelle, lui dit Mère Dominique, « vous demandez à la prieure le pardon pour un mauvais acte ou une mauvaise pensée » (*ORC II*, p. 926). Le mot latin *venia* signifie en effet pardon, ou grâce.

43 De façon assez paradoxale, d'ailleurs, puisqu'il soutient que l'orgueil est proprement masculin, les femmes en étant préservées par celui qu'elles éprouvent pour leurs seins, qu'il leur faut « porter comme des parures » ! Voir « L'Orgueil », *CJG* n° 11, Grasset, 1982, p. 95.

44 *Id.*, p. 92-93. Rappelons que les « péchés capitaux » ne sont pas des péchés particulièrement graves, *mortels* ; ce ne sont même pas des péchés à proprement parler, mais les vices au principe (*caput*) de tous les péchés.

45 *Id.* p. 97 et p. 100. « Mon Dieu, comme elle est froide ! », s'exclame sœur Agnès en découvrant Anne-Marie évanouie (*ORC II*, p. 977).

ORC II, p. 980), c'est en vérité cette dernière qui est habitée par lui ; elle est la révoltée, – ou plutôt elle est la révolte –, et s'exclame : « Ô mon Dieu, quand pourrai-je être seule ? » (ORC II, p. 981). Pour Anne-Marie, on peut se demander si elle ne relève pas de la sainteté telle que Giraudoux l'a peu à peu pensée – car l'état de sainteté aussi le préoccupait⁴⁶. On en trouverait une figure paradoxale en La Fontaine – ce La Fontaine qu'en 1936 il avait montré en proie, nouveau saint Antoine, à pas moins de cinq tentations, heureusement surmontées. « L'histoire de La Fontaine », affirmait-il dans l'exorde de sa première conférence,

c'est l'histoire des efforts faits pendant soixante ans, par la malignité de la destinée humaine, pour le faire déchoir d'une simplicité étonnante qui était primitivement la sainteté, et qui n'est plus, depuis le péché originel, que sa forme civile, d'ailleurs plus rare encore. On trouve encore de grands saints. On ne trouve plus d'humain fraîchement créé⁴⁷.

Ainsi, La Fontaine aurait été l'objet d'une élection, qui lui valut de passer toute sa vie dans un singulier état de grâce, pour ainsi dire adamique : « Ce à quoi ressemble le plus cet incomparable pêcheur, c'est à un saint », assure Giraudoux dans sa dernière conférence. « *Sur lui ne prend pas le péché* : il y a des âmes salissantes et d'autres qui ne le sont point. Il nous a légué une vie toute transparente⁴⁸ ». C'est pourquoi, il est impossible de l'imaginer en enfer – et il échappe donc à Mauriac, ce « spécialiste de la damnation »...

Celui qui a le bonheur de vivre dans un tel état de sainteté, ou de simplicité⁴⁹, Giraudoux le déclare *innocent* ; ainsi, Charles-Louis Philippe, dont il superpose la figure à celle de La Fontaine, au point de reprendre presque textuellement un passage de sa troisième conférence dans l'essai qu'il devait lui consacrer l'année suivante⁵⁰. La lecture de ce dernier

46 Comme l'a bien montré Annie Besnard dans son article « Saints » au t. II du *DJG*.

47 *Les Cinq Tentations de La Fontaine*, Livre de poche Biblio, 1995, p. 20.

48 *Id.*, p. 132. Nous soulignons ; on peut rapprocher cette formule saisissante des phrases d'*Armistice à Bordeaux* où Giraudoux affirme l'innocence des Français vaincus : « Tu as menti, travaillé, aimé, péché par omission, péché par désir, péché par dégoût, comme tous les humains que Dieu suit et pardonne... sans pécher. Ils sont des milliers comme nous sur lesquels le repentir ne peut prendre. L'espoir s'avive » (*op. cit.*, p. 558).

49 « Vous n'êtes pas encore un saint. Vous avez voulu rester le plus longtemps possible dans notre galère avec votre titre de simple humain, de simple frère... », dit Anne-Marie au Père Lataste (ORC II, p. 976).

50 Comparer *Les Cinq Tentations de La Fontaine*, *op. cit.*, p. 82 et *Littérature*, *op. cit.*, p. 91-92.

texte suffit à écarter, comme l'écrit Annie Besnard, « le malentendu que susciterait l'antonymie avec la culpabilité⁵¹ » : « la caractéristique de l'innocent », écrit Giraudoux, « est l'inconscience absolue de sa propre innocence et la croyance à l'innocence de tous les autres êtres. L'innocent n'est pas celui qui n'est pas condamné, c'est celui qui ne porte pas condamnation⁵² ». Mais il ne s'agit pas d'une indifférence, d'une absence : tout au contraire, « l'innocent endosse toutes les responsabilités », de sorte que l'on se retrouve au plus près de la réversibilité et de la communion des saints. « La culpabilité de notre humanité, presque chaque humain la porte », affirme Giraudoux, mais la plupart des écrivains français refusent de l'admettre, sauf Charles-Louis Philippe :

C'est pour cela que Philippe n'était jamais très fier quand il vous regardait le jour du déraillement de Saint-Mandé ou de la famine aux Indes. [...] Il savait qu'il avait dû se compromettre dans la première catastrophe par quelque désobéissance à son père, dans la seconde par quelque erreur à l'école dans ses problèmes⁵³.

Ainsi donc, aussi paradoxal que cela paraisse, la rêverie édénique – ou adamique, le refus du péché et du repentir qu'elle entraîne, et, faut-il ajouter, l'idée même de Dieu ou des dieux comme « de grandes indifférences », selon la formule d'Égiste⁵⁴, ne signifient nullement que Giraudoux se soit abstrait de la représentation chrétienne (catholique) du monde, centrée sur le sacrifice et la rédemption...

51 Annie Besnard, article « Innocence » du *DJG*, t. I.

52 *Littérature, op. cit.*, p. 102.

53 *Id.*, p. 103. Au soir du dimanche 21 juillet 1891, en gare de Saint-Mandé, un train à destination de la Bastille fut percuté par un autre et s'embrasa ; une cinquantaine de voyageurs périrent carbonisés. En 1896-1897, à la suite de plusieurs moussons trop faibles, il y eut en Inde une grande famine qui provoqua la mort d'environ un million de personnes.

54 *Électre*, acte I, sc. III, *TC*, p. 609.

III

Ce qui frappe Giraudoux, dans les *Fables* de La Fontaine, cet exemplaire unique d'« humain fraîchement créé », c'est que le mal y est omniprésent :

Ouvrez le recueil au hasard. Il ne vous apprendra qu'une chose, il ne mettra en relief qu'une vérité : l'injustice règne dans le monde du fait de la méchanceté et de l'inégalité des hommes, aussi bien que du fait de l'indifférence divine. Aucune des théories destinées à faire une part un peu avantageuse à l'homme sur cette terre n'est admise par La Fontaine. L'homme n'est pas naturellement parfait, comme dira Rousseau : il est avide, fourbe, méchant. La civilisation, comme le prétendra Voltaire, ne l'a pas amélioré, au contraire. Il se tue et se massacre plus d'êtres dans La Fontaine que dans la tragédie tout entière⁵⁵.

Et de Charles-Louis Philippe, il écrit : « pénétré de culture, de réserve, d'abnégation, tout petit, il se reconnaissait comme dans un miroir en ce géant déchaîné, gonflé de désir, d'ignorance et de meurtre qu'est l'humanité⁵⁶. ». Après eux, Giraudoux lui-même, si épris de pureté, et qui prétendait vivre encore « dans cet intervalle qui sépara la création du péché originel⁵⁷ », semble hanté par le mal et le malheur, la souillure et l'abjection. Le P. Bruckberger l'avait compris, lui qui écrivait dans le texte d'introduction à l'édition originale du *Film de Béthanie* :

Jean Giraudoux a écrit, en manière de paradoxe, qu'il se situait lui-même entre la Création et la Chute, c'est-à-dire avant le péché, dans le monde de la grâce originelle [...]. C'est peut-être la confiance la plus profonde qu'il nous ait livrée de lui-même [...]. Je crois en effet que cet être limpide, si épris d'harmonie, était scandalisé par le mal, blessé au cœur par le spectacle de la dégradation morale, et même de la disgrâce physique et de la maladie. Il n'acceptait pas le mal. Il ne s'y était pas accoutumé⁵⁸.

55 *Les Cinq Tentations de La Fontaine*, *op. cit.*, p. 114. La critique lafontainienne ne dit pas autre chose : voir par exemple l'étude d'Olivier Leplatre sur les *Fables*, Gallimard/Foliothèque, 1998, p. 98 *sq.* : « La loi de la dévoration ordonne toute une société de l'aliénation et de la peur... ».

56 *Littérature*, *op. cit.*, p. 104.

57 *ORC I*, p. 852.

58 Fr. Raymond-Léopold Bruckberger, Dominicain, « Jean GIRAUDOUX et le film de Béthanie », *Le Film de Béthanie*, Gallimard, 1944, p. 8 ; *ORC II*, p. 1443-1444.

Les « innocents » qui traversent ses œuvres eux non plus n'ignorent pas le mal, tout au contraire : ils vont à sa rencontre, et désirent le prendre en charge – jusqu'au sacrifice. Ainsi Fontranges, après avoir appris la maladie sexuelle de son fils : lui qui jusqu'alors « évitait les pauvres à cause de leur odeur, dès qu'il voyait un mendiant tournait autour de lui jusqu'à ce qu'il trouvât un prétexte pour [...] le toucher⁵⁹ », et dans l'été de 1914 il cherche auprès d'une prostituée, « Indiana de Melun », à prendre la souillure sur lui. Ainsi Maléna, dont Alain Duneau proposait de gloser le nom en Mal-elle-n'a⁶⁰ : elle désire connaître le malheur, elle voudrait non pas seulement le rencontrer, mais qu'il entre « en elle » ; et à son appel, toute l'humanité souffrante se presse pour lui « montrer son visage rongé », les maux viennent « eux-mêmes, dans leur personification la mieux réussie, comme s'il s'agissait de toucher Maléna par la saleté, la gangrène et le pus, comme pour une contamination⁶¹ ». De même, Anne-Marie, petite sœur de Maléna : elle accompagnait sa mère dans ses visites chez les pauvres, mais ceux-ci n'offraient en réponse à leurs « charités » qu'« un faux visage, un faux langage de pauvreté » ; elle renonce à ces visites, et c'est alors que le malheur se met à lui « faire signe » :

C'était épouvantable de rentrer dans le bien-être et la joie après de tels signes. Jusqu'au jour où j'ai vu son visage même, sur une pauvre fille qui me regardait conduire ma voiture. Ce soir-là, j'ai entendu l'appel. J'ai couru vers la fille. Elle avait disparu. J'avais fait vœu de la rechercher, de la rejoindre. Tout a été inutile. J'ai compris que je ne pouvais la retrouver qu'ici, et compris qu'on ne peut donner qu'en se donnant soi-même (*ORC II*, p. 924).

Quand elle lui demande à rencontrer « la plus misérable », « la plus coupable et la plus endurcie », « celle qui me donne la famille que je n'ai pas, celle de la misère », Madeleine la met en garde : « Ce n'est pas une famille, c'est la lèpre ». « La sœur qui me donne la lèpre », répond-elle (*ORC II*, p. 931), aspirant, comme Maléna, à cette « contamination ». Ainsi, Fontranges, honteux de sa « chair saine », se retrouvait « dans l'état de sainteté où Salon de Fontranges en 1120, par amour de l'humanité

59 *ORC I*, p. 938.

60 Alain Duneau, « Un précurseur méconnu du Nouveau roman : Jean Giraudoux », *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, 1975, n° 1, p. 86.

61 *ORC II*, p. 351 et 357.

entière, caressait des lépreux⁶²... À propos de ce Simon le lépreux, que le Christ aurait guéri et chez qui Madeleine aurait par avance « parfumé [son] corps pour l'ensevelissement » (Marc XIV, 8), on a vu que dans la tradition biblique la lèpre est par excellence la forme sensible du mal et symbolise sa puissance de propagation : Giraudoux ne l'a pas oublié, qui a accordé à la lèpre « un intérêt paradoxal⁶³ », depuis ses premières œuvres – puisque tel est le sujet de l'un des *Contes du Matin*, « L'Ombre sur les joues », paru en 1908. Dans les années 1930, il avait même ébauché les scénarios de deux films, *Les Lépreux* et *Le Mal de la terre*, consacrés à cette maladie, à laquelle, relève Janine Delort, on s'intéressait beaucoup à cette époque : elle mentionne en particulier un ouvrage paru en 1937 chez Casterman (éditeur, l'année précédente, des *Dominicaines des prisons*) consacré au Père Damien, l'apôtre des lépreux d'Hawaï, qui contracta la lèpre auprès d'eux⁶⁴.

Si Anne-Marie désire elle aussi contracter la « lèpre », c'est bien sûr dans une perspective sacrificielle : elle espère, en imitant le sacrifice du Christ qui a pris sur lui les péchés du monde, réaliser pleinement le projet du père Lataste, pour qui, rappelle J. Delort, « la pureté est contagieuse et non la corruption⁶⁵ », et inverser, du mal au bien, le processus de contamination. On pourrait encore l'accuser d'orgueil, quand elle prétend, comme elle le dit à sa mère, « combattre de sa seule force contre la malédiction humaine » (*ORC II*, p. 937) ; mais elle sait qu'elle a été appelée, et qu'il lui revient pour accomplir sa vocation, de sauver, au prix même de sa vie, « la plus coupable et la plus endurcie » des criminelles – non pas Madeleine, qui entre au couvent en même temps qu'elle, mais une femme condamnée (à tort) « pour un petit vol », et que, dit Madeleine, la haine *défigure* (*ORC II*, p. 931-932) – comme une lèpre : Thérèse, qui se réfugie à Béthanie non pas (croit-elle) pour

62 *ORC I*, p. 936.

63 Vincent Brancourt « Déchéance corporelle, moisissure, lèpre », *DJG* (t. I). Du même auteur, on relira avec profit l'article sur « Giraudoux et l'hygiénisme » paru dans le n° 48 des *CJG* (Classiques Garnier, 2020).

64 Jozef de Veuster (1840-1889), en religion Damien, a été, comme le Père Lataste, canonisé par Benoît XVI sous le nom de saint Damien de Molokai. Voir dans *ORC II* (p. 1447-1448) la « Notice » de Janine Delort, qui la conclut en citant le dialogue de Madeleine et d'Anne-Marie : « De Tahiti à Béthanie, certaines voies de l'auteur restent impénétrables. » (*Le Mal de la terre* devait avoir pour cadre Tahiti, où se déroule – faut-il le rappeler ? – *Supplément au voyage de Cook*...).

65 Janine Delort, *op. cit.*, p. 1436.

répondre à son appel, mais pour échapper à la police après avoir abattu l'amant qui l'avait dénoncée.

Ce nom de Thérèse peut intriguer. On est en droit de se demander si Giraudoux ne l'emprunte pas à Mauriac – car s'il est une figure de criminelle dans la littérature de ce temps-là, c'est bien celle de Thérèse Desqueyroux, que le « spécialiste de la damnation » conduit jusqu'à « la fin de la nuit », sans se décider à la sauver vraiment, sans faire intervenir en sa faveur la Grâce de Dieu : devenue véritablement criminelle, elle « empoisonne » tous ceux qui l'approchent, et le romancier l'abandonne sur ce qui sera sans doute son lit de mort, après qu'elle a en quelque sorte mimé la crucifixion :

Thérèse avait tourné un peu la tête, et regardait au mur le crucifix de plâtre. Avec application, elle posa le pied gauche sur le pied droit ; ses bras s'écartèrent lentement ; elle ouvrit les mains⁶⁶.

La Thérèse de *Béthanie* est elle aussi devenue criminelle, et ne respire que la haine – elle « a presque craché au visage » d'Anne-Marie (*ORC II*, p. 948). Mais Giraudoux décide de la sauver, tout à la fin du film, par l'intermédiaire de celle-ci. La Prieure a compris qu'un *jeu* « se joue entre elles » (*ORC II*, p. 979) : il aboutit à cette sorte d'*échange* mystique, par lequel la criminelle prononce à sa place les vœux de la sainte à l'agonie, avant de traverser le couvent « *le visage serein* » pour se rendre à la police et tendre ses mains aux menottes (*ORC II*, p. 986) – comme le Christ au début de sa Passion ?

Faut-il voir là un « coup de théâtre » final, auquel le spectateur contemporain pourrait n'accorder guère plus de foi qu'à celui, par exemple, de *Tartuffe* ? Annie Besnard a relevé aussi dans *Littérature* un passage de « L'Auteur au théâtre » (texte issu d'une conférence prononcée en 1933) où, à propos du théâtre espagnol du Siècle d'or, Giraudoux constate « l'analogie du principal moteur dramatique, le coup de théâtre, avec le principal jeu divin, la grâce » :

Par ses morts subites, ses colères soudaines, ses repentirs, ses passages brusques de la fortune à l'infortune, chaque pièce n'était qu'une illustration de la

66 François Mauriac, *La Fin de la nuit* (1935), *Œuvres romanesques et théâtrales complètes* t. III, Gallimard, 1981, p. 201. Jacques Petit écrit dans sa note : « C'est la seule indication qui laisse croire au salut de Thérèse ».

doctrine la plus stricte de la grâce. L'auteur, d'autre part, était conduit, par son amour de la situation imprévue et du dénouement romanesque, à recourir au coup de théâtre suprême, qui est le miracle. L'intervention du miracle lui paraissait, et paraissait aux spectateurs, le comble de la logique. Au point final de son évolution le théâtre espagnol reprend ainsi les dons de son enfance, les dons du mystère. La scène n'est plus qu'une terre à laquelle le ciel prête son transparent⁶⁷.

S'agit-il sous sa plume, comme l'écrit Besnard, d'un « passage de témoin » entre religion et théâtre⁶⁸ ? Mais Giraudoux raconte longuement comment les acteurs et les actrices du Siècle d'or étaient touchés par la Grâce, « parfois en pleine scène », qu'ils quittaient même directement pour le couvent, et l'on peut se demander si le coup de théâtre n'est pas plutôt à ses yeux une *figure* de l'action de la Grâce, comme c'est le cas pour l'apparition de Blanche de La Force au pied de l'échafaud, à la fin des *Dialogues des carmélites*.

Annie Besnard a également esquissé un parallèle entre l'œuvre de Bernanos et *Le Film de Béthanie*. Elle y montre comment Anne-Marie « revit [...] symboliquement des épisodes de la Passion du Christ » :

ses visites nocturnes dans le jardin du couvent où elle implore le père Lataste renvoient au Jardin des Oliviers, tout comme ses blessures par les épines à la couronne du Christ. Elle souffre du même rejet, du même abandon avant sa mort, seule condition du rachat de Thérèse⁶⁹.

– ajoutons qu'elle a subi aussi, et de la part même de Thérèse, les insultes et les crachats... Cette « imitation de Jésus-Christ » jusqu'au sacrifice suprême, vaut donc apparemment son salut à la meurtrière, selon le principe de la réversibilité des mérites, fondement même du dogme de la communion des saints – dont Anne-Marie s'est d'ailleurs présentée en quelque sorte comme un témoin, déclarant à Thérèse : « Vous ne voyez pas ceux avec qui vous vivez ici. Vous vivez avec ces milliers de saintes et de saints dont je vous lis l'histoire. Ils sont tous là. Moi, ils me heurtent, ils me traversent, ils m'habitent » (*ORC II*, p. 954). On a vu qu'à propos de Charles-Louis Philippe, qui se croyait responsable d'une

67 *Littérature, op. cit.*, p. 215.

68 Annie Besnard, *op. cit.*, p. 185.

69 Annie Besnard, « Béthanie et Dialogues des carmélites. Rencontre à distance entre Giraudoux et Bernanos », *CJG* n° 29, *op. cit.*, p. 59.

catastrophe ferroviaire pour avoir désobéi à son père, Giraudoux étendait la réversibilité aux fautes, aux péchés – comme a pu le faire par exemple un Léon Bloy. Et il est à peine besoin de souligner l'importance chez lui du motif de la réversibilité en un autre sens, qui participe également du sacrifice christique : de même que, selon le Jardinier d'*Électre*, « dans la Tragédie, la pharaonne qui se suicide me dit espoir, le maréchal qui trahit me dit foi, le duc qui assassine me dit tendresse⁷⁰ », de même pour Anne-Marie, les yeux secs de Thérèse « disent : nous sommes pleins de larmes » son corps raidi proclame « Je cours vers vous » (*ORC II*, p. 946), et si elle lui a craché au visage, « c'était », dit-elle à Mère Saint-Jean, « pour m'embrasser » (*ORC II*, p. 948). Il est vrai qu'à Béthanie, « le malheur et la faute sont des garants divins », mais non « le bonheur et la conscience pure » (*ORC II*, p. 923)..

Toutefois, ce n'est pas sans raisons que la Prieure doit rappeler à Anne-Marie la nature de sa mission : « ... ne la rapetissez pas. Vous êtes à toutes vos futures sœurs. Vous n'êtes pas qu'à Thérèse » (*ORC II*, p. 948). Il y a entre elles un lien, dont ne rend pas compte la seule intensité de la haine que Thérèse porte en elle, et qui fait d'elle la plus réprouvée. Quand en effet Anne-Marie en prend conscience, elle comprend pourquoi elle a été appelée (« pour effacer de votre visage cette haine des hommes qui y est inscrite », *ORC II*, p. 942); mais aussi pourquoi elle avait choisi Thérèse – l'avait élue – avant même de la connaître, quand Madeleine lui avait donné son « numéro de téléphone »... Avant le « tirage des sentences », la Maîtresse des novices les a averties : « Il n'y a pas de hasard en ce bas monde. Il n'y a que des signes » (*ORC II*, p. 944); celle qui est destinée à Anne-Marie la touche au cœur – elle est de Catherine de Sienne, dont Paul VI devait faire un docteur de l'Église : « Si tu as entendu le mot par lequel Dieu te lie à un autre être, tes oreilles désormais te seront inutiles. Tous les autres mots ne sont plus que l'écho de celui-là » (*ORC II*, p. 945). Quand Thérèse sonne à la porte du couvent, Anne-Marie *sait*, d'une absolue certitude, que c'est elle qui vient ; et quand elle lui demande comment elle pouvait être sûre qu'elle viendrait, elle lui répond : « Par une grâce » (*ORC II*, p. 951), ce qui, sauf erreur, est l'unique emploi de ce terme dans tout le texte du film. Ainsi, Anne-Marie a-t-elle été prédestinée à aimer et sauver Thérèse, entre toutes les femmes ; et tout se passe comme si Giraudoux

70 *TC*, p. 642.

superposait au thème sacrificiel celui de la « marche l'un vers l'autre [d']êtres prédestinés ».

On a peut-être reconnu cette phrase, qui ouvre l'« image de préface » du *Film de la Duchesse de Langeais*. Giraudoux a en effet laissé de côté la parabole historique et politique de Balzac, pour (citons encore Janine Delort) « en dégager l'épure passionnelle » :

Le mélodrame romantique, devenu poursuite spirituelle, s'élève jusqu'au tragique d'un sacrifice qui sacralise la passion et la sanctifie. L'« Image de préface » place toute l'histoire sous le signe de la prédestination tandis que l'intitulé du dernier épisode, « *Ite, amor est* », transposition de la formule liturgique, souligne le caractère implacable du dénouement souhaité, du « vrai dénouement » : « un mariage avec la mort⁷¹ ».

Ne peut-on suggérer qu'avec *Béthanie*, Giraudoux procède à une ultime épuration, ne laissant subsister de la passion qui embrasait ces amants presque claudéliens (on songe à Rodrigue et Prouhèze⁷²...), qu'une passion pour l'âme et le salut de l'autre ? L'amour de Montriveau et de la Duchesse, devenue sœur Thérèse, ne pouvait s'accomplir que dans la mort : « Je suis là où l'amour croît chaque jour davantage » lui dit-elle ; et encore : « Celui que j'aime peut vivre maintenant à mille lieues de moi, il ne me quitte plus⁷³ ». Pour Anne-Marie et Thérèse, leur « échange » les lie pour l'éternité, transfigurant Thérèse, et réconciliant aussi Madeleine, qui se tient auprès d'Anne-Marie expirante comme Marie-Madeleine aux pieds du Crucifié.

Ainsi, le *Film de Béthanie*, bien loin de seulement répondre à une commande, restitue en quelque sorte à leur origine, tout en les approfondissant dans un sens spirituel, plusieurs des grands thèmes de l'œuvre de Giraudoux, qui paraît par-là plus proche de celles de Claudel, de Mauriac, voire de Bernanos⁷⁴, que de celles d'un Cocteau ou même d'un Morand. On ne peut en conclure pourtant que Giraudoux avait

71 Janine Delort, « Notice » du *Film de la Duchesse de Langeais*, *ORC II*, p. 1406.

72 Voir là-dessus notre trop brève esquisse, « Giraudoux, entre Balzac et Claudel », *CJG* n° 28, Grasset 2000, p. 261-266.

73 *ORC II*, p. 909 et 910.

74 On sait que Bernanos est enterré à Pellevoisin, auprès de sa mère, Hermance Moreau, qui en était originaire. Elle était entrée au service de la châtelaine du lieu, la comtesse de La Rochefoucauld, qui à Paris était une cliente du tapissier-décorateur Émile Bernanos. Cette comtesse, née Marie-Luce de Montbel (1835-1920), est la même qui protégeait Estelle Faguette, dont la tombe est toute proche de celle de l'écrivain.

retrouvé la foi de son enfance, même si l'on croit que – pour citer le proverbe portugais que Claudel a placé en exergue du *Soulier de satin* – « Dieu écrit droit avec des lignes courbes », – comme, à son image, Jean Giraudoux ?...

Pierre D'ALMEIDA
CELIS –
Université Clermont-Auvergne